

## Message de bienvenue des organisateurs régionaux Christine et Guy Cambessédès

Chers Amis Centcolistes,

C'est une immense joie pour nous deux, d'accueillir la grande famille du Club des Cent Cols en Cévennes, à la mi-août prochaine.

Déjà trois décennies passées à la Confrérie ! De belles grimpees, des cols franchis et de merveilleux souvenirs. Cela mérite d'être fêté dignement.

Nous aurions pu partir conquérir de hautes altitudes sur un autre continent, traverser les Pyrénées, les Carpates ou bien l'Atlas Marocain. Les projets, les destinations et l'envie ne manquent pas.

Notre choix s'est alors porté, sur la rencontre, l'accueil et la découverte. Causses, Aigoual, Cévennes, voilà une programmation apte à faire rêver plus d'un cyclotouriste. Nous évoluerons au cœur du Parc National des Cévennes avec la forêt domaniale de l'Aigoual comme « épicerie ».

Dans le droit fil de nos convictions, nous souhaitons à notre tour apporter une pierre à la bâtisse centcoliste. Avec la confrérie nous avons voyagé, partagé, échangé et surtout passé d'excellents moments, des « tranches de vie » de grande valeur, alors un juste retour des choses, nous avons travaillé pendant quelques mois pour le bien commun, le bonheur de tous.

Nous sommes de simples bénévoles, passionnés certes, mais avec peut-être parfois une touche d'amateurisme dans l'organisation. Alors, soyez indulgents si tel ou tel détail n'est pas conforme à vos espérances ou à votre souhait.

Soyez les bienvenus sur les hautes terres de l'Aigoual, où les élus locaux se sont aussi mobilisés pour la réussite de ce séjour estival.

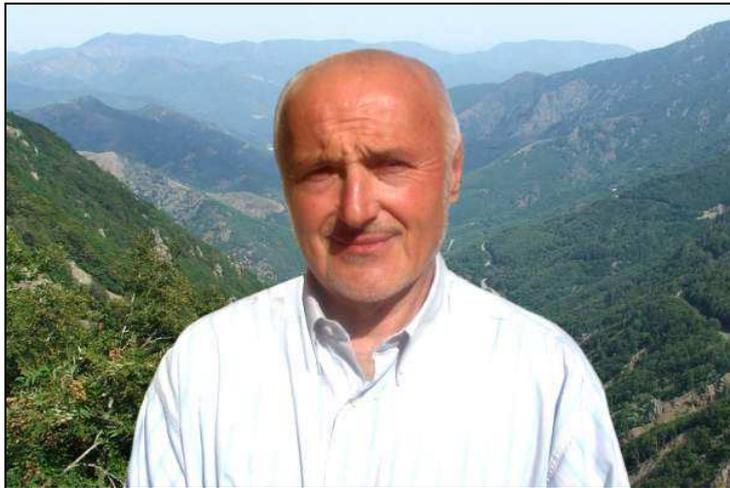
A très bientôt sur les routes du Sud ...

Amicalement,

Christine et Guy CAMBESSEDES.



## Message de bienvenue du maire de St.Sauveur-Camprieu



Nous sommes très heureux de vous accueillir pour cette nouvelle édition des « cents cols », sur notre territoire.

Nous espérons que ces lieux chargés d'histoire, que sont les Cévennes, avec pour sommet mythique « L'AIGOUAL » vous laisseront des souvenirs inoubliables... ailleurs que dans les mollets !!!

Soyez les bienvenus,  
Profitez des paysages aux multiples facettes,  
dans l'esprit de convivialité qui est le votre.

Un grand bravo aux organisateurs, bénévoles et participants pour leur implication.

Bien sincèrement à vous tous

André BOUDES  
Maire de  
SAINT-SAUVEUR-CAMPRIEU

## L'Épopée forestière de l'Aigoual

Certes, l'histoire forestière de l'Aigoual n'a pas débuté il y a un siècle en sortant du néant.

Les palynologues, en étudiant les pollens accumulés dans les tourbières, peuvent aujourd'hui nous retracer la succession des espèces forestières qui ont existé à l'Aigoual depuis plusieurs millénaires.

Ainsi l'on sait qu'il y a quelques sept à dix mille ans, les bouleaux et les pins – le pin sylvestre sans doute – étaient les espèces ligneuses principales des formations végétales de l'Aigoual. Puis les chênes à feuilles caduques gagnèrent jusqu'à être dominants, entre 5500 et 2500 avant notre ère.

Ces chênes eux-mêmes ont peu à peu cédé la place à l'association du hêtre et du sapin, qui constituait la forêt de l'Aigoual vers l'an 1000 avant Jésus-Christ.

Enfin, l'homme de l'âge de fer a commencé à faire reculer la forêt au profit de ses troupeaux, et à amené le développement de la lande à bruyères, à callune plus précisément, qui témoigne de la rapide dégradation des pâturages gagnés sur la forêt.

L'évolution de la forêt de l'Aigoual au Moyen Age et durant les siècles suivants nous est assez mal connue.

L'on sait bien que, depuis le IX<sup>e</sup> siècle, les moyennes Cévennes, entre 400 et 1000 mètres, ont été progressivement colonisées et aménagées par l'homme à la suite des premières implantations de monastères bénédictins. En se développant, la population a profondément modifié la forêt, remplaçant très largement les peuplements de chênes (chênes blancs et chênes verts) qui existaient à ces altitudes, par le châtaignier dont les fruits, plus encore que le bois, étaient indispensables à la vie des habitants. Ne parle-t-on pas d'ailleurs de la civilisation du châtaignier, si caractéristique de la moyenne montagne méditerranéenne ? C'est tout cela, que l'on peut encore lire sur le terrain, nous est attesté par divers documents écrits de l'époque.

Mais on sait beaucoup moins sur la forêt des hautes Cévennes, sur celle de l'Aigoual dont nous parlons aujourd'hui.

Des fermes, des hameaux, existaient dans ce massif, dont les habitants vivaient pour une part de l'élevage, pour une autre de l'exploitation du bois destiné essentiellement au chauffage et dont une partie notable devait aller vers la plaine et ses villes. Et en plus, chaque été, les troupeaux de la zone moyenne et basse montaient par les drailles pour estiver dans l'Aigoual.

Il semble que, jusqu'aux dernières décennies du XVIII<sup>e</sup> siècle, terrains de labour et forêts se soient partagés le territoire selon une répartition assez stable et relativement satisfaisante.

Ainsi, en 1725, les verreries du Bas-Languedoc étaient mises en demeure, pour éviter la destruction des taillis de chêne vert de cette zone basse, de « *se transporter sur les montagnes de l'Aigoual et de l'Espérou, les bois de hêtre y étant assez garnis pour alimenter leurs fourneaux pendant une période illimitée, si l'on prend soin d'y couper les arbres avec méthode* ».

Ce texte traduit l'importance et l'évolution de la forêt, ce qui est confirmé par les palynologues, et bien connu d'ailleurs dans d'autres zones de montagne : l'élimination du sapin au profit du hêtre. Or, ce n'est pas une évolution naturelle mais le fait de l'homme. Le besoin essentiel étant celui du chauffage, on a progressivement fait disparaître le sapin dont le bois a une valeur calorifique inférieure à celle du hêtre.

Encore en 1775, GENSSANNE, directeur des Mines du Languedoc, notait à l'Aigoual l'existence de vastes forêts, ajoutant : « *Ces forêts ne contribuent pas ou peu à la richesse des pâturages de ces montagnes, qui deviendraient arides, et les sources dont elles sont partout arrosées tariraient infailliblement, sans ce précieux avantage* ».

Puis brusquement, à partir de 1780 ou 1800, une évolution se déclenche : la forêt recule d'année en année, à un rythme de plus en plus rapide, modifiant profondément le pays en trois quarts de siècle.

Que se passe-t-il ? Deux phénomènes paraissent se conjuguer :

- d'une part, une augmentation rapide des exploitations de bois de chauffage, pour les verreries, les forges et les fonderies ;
- d'autres part une pression accrue du pâturage, provenant de la plaine et des moyennes Cévennes. Dans cette dernière zone, la population, très dense eu égard au relief, se vit privée, au cours du XIX<sup>e</sup> siècle

siècle, des ressources de la sériciculture par la maladie de la pébrine, et dut, en compensation, augmenter son cheptel ovin et caprin ; l'estive à l'Aigoual augmenta d'autant, entraînant la multiplication des écobuages (les « *issarts* ») et le pâturage, après exploitation des taillis de hêtre ainsi condamnés à disparaître.

Ce déboisement progresse à une allure inquiétante. Ainsi peut-on lire dans le procès-verbal du « partage des indivis de Camprieu » de novembre 1851 : « *Partout où croissaient des bois de hêtres dans les interstices des rochers, on voit encore des troncs de 2 à 3 mètres de tour, coupés de 50 à 80 centimètres au-dessus du sol. Ces troncs sont peu à peu défoncés et employés par les écobueurs ou au chauffage. Ils sont beaucoup moins nombreux qu'ils ne l'étaient encore en 1850 ; encore deux années et ces vestiges n'existeront plus* ».



Il n'y a pratiquement pas de forêts domaniales qui pourraient constituer des noyaux de résistance ; il n'existe qu'une forêt « royale de 186 hectares en Lozère, et une autre de 198 hectares dans le Gard ; encore vont-elles être vendues !

Et, bien évidemment, les pluies diluviennes, si caractéristiques du climat cévenol, donnent naissance, sur ces surfaces déboisées, à des crues de plus en plus fréquentes et brutales, à une érosion active qui ruine les sols de la montagne et charge les eaux de matériaux qui se déversent dans les vallées et les plaines en aval.

Sur les fortes pentes du versant méditerranéen, ce sont des débâcles d'eau, charriant terre et blocs arrachés à la montagne ; telles les crues de l'Hérault de 1844, 1861, 1868, qui causent d'énormes dégâts à Valleraugue, à Ganges, à Gignac.

Sur le versant atlantique, aux pentes plus modérées, de multiples ravins se forment, creusant l'arène granitique, ruinant, de ce fait, les pâturages, cependant que la Dourbie et ses affluents emmènent les matériaux plus fins, qui par le Tarn, vont jusqu'à ensabler les passes de la Gironde et port de Bordeaux, où l'on estima que 600 000 mètres cubes de dépôts arrivaient chaque année de l'Aigoual.

On a pu évaluer qu'en 1850 il ne restait plus sur l'ensemble de l'Aigoual que 2200 hectares de bois, dont 2060 hectares de taillis de hêtre plus ou moins dégradés, en quatorze petits massifs, et 140 hectares de pin sylvestre dans la vallée du Trévezel.

A côté, s'étendaient 9 à 10 000 hectares de landes à callune et à genêt purgatif, sans toute périodiquement écobuées et de plus en plus ravineées, parsemées de rares capées de hêtres déformées et rongées par la dent du bétail.

Nous imaginons aisément ce paysage sous le vent du Nord qui souffle si violemment à l'Aigoual. Et l'on ne s'étonne guère d'apprendre que, dès cette époque, certaines fermes et hameaux étaient abandonnés par leurs habitants qui, outre ces conditions de vie pénibles, étaient privés des ressources que l'exploitation du bois de chauffage avait procurées à leurs prédécesseurs pendant de longs hivers.

Gardons-nous de tout jugement sur cette surexploitation du milieu naturel, dont les inconvénients sont certes évidents, mais les populations locales placées dans une situation aussi précaire ne pouvaient subsister sans entamer leur capital. Ce qu'il faut plutôt admirer, c'est le courage de ceux qui sont restés, maintenant la vie dans ces hautes régions.

C'est de ce stade peu encourageant d'une désertification rapide, que partit la reconstruction forestière de l'Aigoual que nous évoquons aujourd'hui.

Quels en furent les moteurs ?

D'abord une prise de conscience à l'échelon national des conséquences extrêmement graves des déboisements qui s'étaient généralisés un peu partout en montagne : érosion des sols et crues de plus en plus catastrophiques des torrents.

Cette prise de conscience se traduit en 1860 par le vote d'une loi sur le reboisement des montagnes, bientôt suivie par la loi du 4 avril 1882 qui organisa la restauration des terrains de montagne, y affecta des moyens et en confia la charge aux forestiers qui n'ont cessé de l'assumer depuis lors.

Les collectivités publiques cévenoles, fortement sensibilisées à ces problèmes par les catastrophes que nous venons d'évoquer, avaient demandé avec insistance l'application de ces mesures dans l'Aigoual.

Tel le Conseil municipal de Valleraugue en 1882 et encore en 1890, qui déclarait alors : « *Considérant que les versants de nos montagnes qui sont reboisées ont parfaitement résisté aux trombes d'eau du 21 septembre dernier que, au contraire, partout où le sol était boisé d'une façon insuffisante les terres et les pierres ont été entraînées au fond de la vallée par les eaux torrentielles... demande que le gouvernement prenne des mesures à bref délai pour étendre les travaux protecteurs de reboisement sur tous les versants dégradés ou en voie de ruine, dans la vallée de l'Hérault et ses affluents* ».

Mais il ne suffit pas d'un cadre juridique, de moyens financiers, l'essentiel est dans les hommes qui vont les mettre en œuvre.

En 1868, arriva au Service des reboisements, récemment créé à Mende, un jeune garde général des Eaux et Forêts, qui venait de sortir successivement major de l'Ecole polytechnique et major de l'Ecole des Eaux et Forêts de Nancy, Georges FABRE. En 1875, il prit la tête du même service dans le Gard.



Georges FABRE

Il fut véritablement l'initiateur de l'œuvre de restauration et de reboisement de l'Aigoual, qu'il anima pendant plus de trente ans ; aussi ne pouvons-nous parler aujourd'hui de l'Aigoual sans évoquer sa mémoire.

Certes, la forêt actuelle n'est pas seulement l'œuvre de ce pionnier et de ses collaborateurs, elle est aussi celle de ses successeurs qui ont poursuivi et prolongé son action. Mais Georges FABRE demeure celui qui a eu le courage d'entreprendre cette œuvre alors qu'elle pouvait apparaître démesurée et presque impossible, et qui a eu l'énergie de la mener à bien et de la faire comprendre.

Georges FABRE c'était d'abord une intelligence brillante et ouverte. Membre de la Société géologique de France, il était aussi excellent économiste et géographe des mieux informés, ce qui lui permit de mettre ses connaissances à profit pour déterminer rationnellement les limites des périmètres de reboisement. Il les étudiait sur place ; il y comprenait tous les terrains que l'altitude, l'exposition, la pauvreté du sol et les érosions désignaient comme étant de « vocation forestière ». Il en écartait avec soin tout sol capable de donner une production agricole. Ce sens du terrain, Georges FABRE l'avait acquis aussi par de très nombreux voyages, allant chercher des réponses à ses questions du Caucase au Sud-Oranais.

Charles FLAHAULT écrivait en 1914 : « *Il faut voir avec quel soin, dans ses tracés de périmètres, il sauvegardait toute parcelle d'humanité. Le périmètre de la Dourbie supérieure est à cet égard un modèle, devenu classique pour nos étudiants botanistes et géographes de Montpellier. Un modèle dont j'ai souvent fait les honneurs aux étrangers, qui pourrait être montré sans scrupule même aux forestiers suisses, si soucieux de ne pas chasser les montagnards des montagnes.* »

Caractère bien marqué, FABRE n'hésitait pas à s'opposer à l'administration lorsqu'il ne partageait pas les points de vue officiels, ce qui lui valut de cesser prématurément ses fonctions en 1908, malgré la grande œuvre qu'il avait accomplie.

J'ai cité le nom de Charles FLAHAULT ; on ne peut en effet parler de FABRE sans évoquer son nom. Membre de l'Institut, professeur de botanique à l'Université de Montpellier, il se situait dans la lignée des botanistes de cette Ecole, qui, dès le XVIème siècle, faisaient avec Rondelet l'ascension jusqu'au « Dei paradisi », l'Hort-de-Dieu d'aujourd'hui, pour y trouver une flore inconnue dans la plaine. FLAHAULT fut très vite attiré par la forêt, où il mit en œuvre ses idées novatrices en matière de phytosociologie. C'est ainsi qu'il rencontra Georges FABRE, et qu'entre ces deux hommes, également passionnés, naquit une collaboration longue et fructueuse. Flahault lui apporta ses conseils de botaniste et d'écologiste, pour ses essais d'essences que Fabre voulait tester en vue du reboisement ; de là vinrent les arboretums de l'Aigoual, dont celui de l'Hort-de-Dieu. A Flahault, Georges Fabre fit connaître les problèmes et les techniques de la forêt, faisant de ce botaniste le reboiseur qu'il demeura jusqu'à la fin de sa vie.

Les travaux mêmes de reconstitution forestière prirent deux formes suivant l'état de la végétation. Dans les boisements de hêtre subsistants, on cessa l'exploitation en taillis ; après une période de repos, ils firent l'objet de coupes d'amélioration, d'éclaircies dans les cépées, avec l'objectif de les conduire peu à peu au stade de la futaie sur souches ;

Bien plus difficile et intéressant des surfaces beaucoup plus importantes, était le reboisement des landes ; ce fut le travail essentiel.

La réussite que l'on y admire aujourd'hui ne doit pas faire oublier les difficultés considérables auxquelles se sont heurtés les reboiseurs, difficultés dues à la dégradation des sols, au climat rude – et d'autant plus rude qu'il s'agissait de vastes surfaces nues -sans même parler des conditions de vie que nous n'imaginons plus guère. Georges Fabre enregistra des échecs, dont il sut profiter pour améliorer les techniques et, sans se décourager, ses équipes recommencèrent les travaux là où ils avaient échoué.

Ainsi on peut citer l'exemple des bassins de la Dourbie et de l'Hérault, où 7 230 hectares furent reboisés de 1865 à 1928, à côté de 1 650 hectares de hêtraie remises en état.

On employa le semis direct pour 2 900 hectares en utilisant 38 tonnes de graines, et 4 300 hectares furent boisés par plantation, 68 millions de plants étant mi en place, soit au moyennes 16 000 plants à l'hectare ! Même en tenant compte de la forte densité généralement appliquée dans ces plantations, qui étaient souvent faites en touffes de plusieurs plantes, on peut presque dire que chaque hectare fut planté une fois et demie.

Quant aux essences utilisées, ce sont les pins qui viennent en première ligne, parce qu'il se confirma qu'ils étaient les seuls capables de résister aux plus dures conditions de sol, de froid, de vent, de sécheresse estivale, et de coloniser le sol en créant un premier humus.

Certes, Georges Fabre se fixait déjà pour objectif la forêt mélangée de feuillus (hêtre) et de résineux à couvert épais ; sapin et plus accessoirement, épicéa), reconstituant l'association naturelle ancienne.

Mais il savait que ce stade ne pouvait être atteint directement : *« Ne forçons pas la nature, écrivait-il, nous ne ferions rien de bon ; ne demandons pas à la forêt de se développer avant que nous lui ayons refait un sol ».*

Le pin sylvestre, assez employé au début, donna, au bout de quelques années, pas de mécomptes ; les plus utilisés furent le pin à crochets dans les stations les plus hautes d'altitudes, et le pin noir d'Autriche sur les maigres sols calcaires des petits causses de l'ouest du massif ; en moindre quantité, le pin laricio de Corse fut introduit dans des terrains siliceux d'altitude moyenne.



Le mélèze, autre colonisateur de terrains nus, fut également employé, mais bien moins largement que les pins.

Lorsque les conditions paraissaient moins dures, Georges Fabre s'efforça d'introduire directement le sapin et l'épicéa. Ce fut très difficile ; là où aucune cépée de hêtre ne pouvait fournir quelque abri, il fallut créer une protection pour chaque plant ; on utilisa le semis préalable de genêts, puis de préférence le semis ou la plantation de pins, quelques années avant d'installer le plan définitif. C'est grâce à ces efforts tenaces que l'on trouve aujourd'hui, en maints endroits de l'Aigoual, des épicéas et des sapins adultes.

Enfin, Fabre s'efforça aussi d'introduire des feuillus, essentiellement du hêtre ; mais il faut dire qu'en dépit des précautions prises, le succès ne couronna pas ses efforts ; il resta des plants, certes, mais trop rares et peu vigoureux. Fabre avait voulu, dans ce cas, aller trop vite et forcer la nature.

Quant Georges Fabre quitta l'administration en 1908, la forêt de l'Aigoual était implantée sur plus de 10 000 hectares.

Mais il restait beaucoup à faire, aussi bien pour étendre les boisements sur des surfaces nouvelles qui le nécessitaient, que plus encore pour entretenir et améliorer, en un mot pour gérer, ce qui n'était encore que de jeunes boisements et les conduire vers une forêt définitive et stable.

Le massif de l'Aigoual existe tel que nous le voyons aujourd'hui parce que, depuis soixante-dix ans(1), les forestiers ont poursuivi cette œuvre avec la même foi, parce qu'ils ont guidé la croissance des boisements et leur évolution.

D'une part, les reboisements ont été poursuivis : en 1928, la forêt avait atteint une surface de 13 800 hectares, elle en couvre aujourd'hui 15 600.

Il n'est pas dans les usages que l'action d'un forestier soit personnalisée, car son œuvre s'inscrit obligatoirement dans une continuité qui associe les efforts de générations successives. Cependant, dans le cas de Georges Fabre, il s'agit d'un engagement personnel et total tout à fait exceptionnel ; c'est ce qu'ont bien compris les Languedociens qui ont voulu lui témoigner leur reconnaissance en plaçant, au cœur de l'Aigoual, une plaque de marbre rappelant « *son initiative tenace et son œuvre patiente* ».

La politique forestière est, en effet, une action à long terme en faveur du maintien et du développement d'équilibres écologiques : la réussite, paradoxalement, c'est ce qui paraît naturel – l'exemple de l'Aigoual est particulièrement probant à cet égard : la vie, sur tous les plans, y a retrouvé sa place.

Ainsi, c'est la raison d'être du Parc National des Cévennes que nous retrouvons ici, qui vient justifier et couronner tous les efforts entrepris depuis cent ans. Soyez assurés qu'aujourd'hui comme hier, vous pouvez compter sur l'Office National des Forêts pour épauler, dans son domaine, tous ceux qui œuvrent au service de cet idéal commun. Et, en réaffirmant cette communauté d'esprit, je me réjouis que les responsables du Parc aient su mettre autant de foi et d'intelligence dans cette réalisation, au service et en liaison avec les habitants de la région.

En tant que forestier, je les remercie vivement d'avoir décidé de mettre en valeur cette véritable épopée de l'Aigoual afin que soient mieux connues l'utilité et la fragilité de la forêt à travers l'œuvre de l'un des meilleurs d'entre eux.

Regardons une fois encore en arrière, vers cet Aigoual de 1850, ces landes battues par les vents glacés de l'hiver, trop facilement desséchées en été, cette montagne que ses habitants quittent peu à peu, cependant que pour les villes et villages du pourtour elle apparaît de plus en plus menaçante lorsque les pluies d'automne font dévaler sur ses flancs des crues chaque année plus dangereuses.

Vingt ans passent et voici que cette montagne hostile s'anime, des hommes viennent, des chantiers s'organisent, les équipes se mettent au travail, installent à la pioche des dizaines de milliers de jeunes plants venant de pépinières créées au voisinage, tracent des chemins qui vont desservir les fermes, en même temps que les chantiers ; des maisons abandonnées sont réoccupées, des forestiers y habitent ; un réseau téléphonique les relie. Au sommet même de l'Aigoual, un observatoire météorologique se construit, auquel viendra s'adjoindre un refuge pour les randonneurs. Les plus âgés des habitants d'aujourd'hui ont sans doute encore présentes à la mémoire ces images de leur jeunesse.

Quelques années passent encore, et les plantations deviennent une jeune forêt, son rôle protecteur s'affirme et les crues deviennent moins dangereuses ; puis ce sont les premières exploitations qui interviennent, apportant de nouveaux emplois, de nouvelles ressources, des scieries s'installent, les hommes restent dans les villages de la montagne, ou même y reviennent. Et l'attrait de la forêt amène à l'Aigoual des visiteurs de plus en plus nombreux. Les scientifiques de l'Université de Montpellier, de Nîmes et de Marseille continuent la longue tradition, maintenant avec les forestiers la collaboration née entre Fabre et Flahault. Mais aussi les randonneurs parcourent le massif devenu un point de convergence des entiers de grande randonnée, amoureux balisés par des hommes auxquels je tiens à rendre hommage.



L'été voit s'installer de plus en plus de vacanciers, ce qui fait naître une activité hôtelière, sans même parler des promeneurs dont le nombre croît chaque dimanche – trop peut-être – et qui n'imaginent pas ce que pouvait être l'Aigoual un siècle plus tôt, tant il semble que cette forêt a dû toujours être là et qu'elle s'est faite toute seule.

Article publié dans le numéro 249 de la revue « Cyclotourisme » de Septembre-Octobre 1977 et extrait du bulletin de l'Office National des Forêts. Malheureusement sans signature.

Sur le même sujet :

- à voir le DVD « l'Aigoual, la forêt retrouvée » de Marc KANNE.

Sa projection sera proposée le Mercredi 17 Août en soirée dans le cadre d'une conférence.

- A lire « L'Aigoual Forestier – Histoire d'une reconquête » de Frédéric FESQUET, Professeur d'histoire et de géographie au Lycée-collège A. CHAMSON du Vigan.

(1) Il faut lire cent ans car cet article à maintenant, plus de 30 ans.